

À BOUT DE SOUFFLE

À BOUT DE SOUFFLE

ALEX SOL

© Alex Sol - 2024

« Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Correction : Ingrid Lombart

Couverture : Alex Sol

Maquette et mise en page : Alex Sol

Édité par @Alex Sol, 31000 Toulouse

ISBN : 979-10-424-4149-4

Dépôt légal : mai 2024

*À tous mes lecteurs et lectrices qui lisent en quelques jours le travail de
plusieurs mois.*

1

Sept jours après le drame

Avant même qu'elle ouvre les yeux, la douleur la rattrapa. Elle ne tenta pas de la repousser. Elle la laissa la submerger, l'accueillant à bras ouverts.

Devant elle, une dizaine de bouteilles de bière en verre et autant de canettes vides et de paquets de chips traînaient sur la table basse et sur le tapis qui avait absorbé les dégâts des derniers jours.

La poubelle débordante de débris et de restes de repas à peine touchés répandait son odeur putride. Le sac noir troué tremblait sous les assauts des insectes qui festoyaient à l'intérieur.

Dans les rues du village, la chaleur écrasante persistait même en début de soirée, poussant les habitants et les touristes à se réfugier dans les bâtiments dotés de climatiseurs ou bien dans les piscines publiques et les lacs alentour. La température ne descendrait pas en dessous de 25 °C la nuit.

Une semaine de canicule, loin d'être terminée.

Combien de temps avait-elle dormi ?

Elle se leva et saisit une bouteille au fond de laquelle subsistait l'équivalent d'une gorgée. Elle l'engloutit et se dirigea vers le couloir.

Elle avait chaud. Ses cheveux bruns collaient à son front transpirant. Une migraine terrible battait dans sa tête, derrière ses yeux, ses oreilles, au-dessus de sa nuque. Elle avait fermé tous les stores, seuls quelques rayons venaient éclairer les petites pièces de l'appartement.

Elle titubait. Elle ne ressemblait plus à la femme à la beauté somptueuse qui faisait tourner les têtes une semaine auparavant.

Ses pieds tremblaient alors qu'elle tentait de marcher le plus droit possible. De sa main gauche, elle s'appuyait au mur pour ne pas tomber. Dans la droite, elle serrait le cadavre de sa bouteille de bière.

Impossible de la lâcher.

Ne pas penser. Ne pas réfléchir. Voilà ce à quoi elle aspirait.

Un hoquet douloureux la traversa. Elle perdit l'équilibre et ses genoux flageolants lâchèrent. Elle atterrit sur le sol dans un bruit sourd.

Elle renifla et s'assit contre le mur. Elle porta la bouteille à ses lèvres gercées, mais seule une goutte chaude tomba contre sa langue.

Ella la lâcha et enfouit son visage boursoufflé entre ses mains.

Elle pensait de nouveau. Réfléchissait de nouveau. Des émotions destructrices tourbillonnaient en elle.

Elle voulait arrêter tout ça.

Qu'était-elle devenue ?

Comment avait-elle pu en arriver là ?

Deux semaines auparavant, elle profitait d'une vie paisible avec son fils. Une vie parfaite.

Elle devait le voir, le contempler pour trouver un peu de répit dans sa souffrance. Il était sa lueur d'espoir.

Elle se redressa, manqua de tomber, mais se rattrapa au dernier moment à la poignée de la porte de la salle de bain. Elle continua et approcha de la chambre de son fils. Elle frappa, guetta une réponse, mais n'entendit rien.

Peut-être dormait-il ?

Elle devait lui préparer à manger, s'assurer qu'il buvait assez, mais avant cela, elle devait le voir.

Quel piètre exemple elle donnait !

Elle ouvrit la porte et pénétra dans la petite chambre parfaitement rangée. Ici, pas d'odeur de moisi ou d'alcool. Le contraste avec le reste de l'appartement la surprit.

Je dois vraiment me reprendre, fut sa première pensée.

Elle appela son fils.

Pas de réponse.

Le lit était fait, les étagères rangées, mais aucun signe de lui.

— Chéri ? Tu te caches ?

Elle parcourut la pièce des yeux.

Elle l'appela de nouveau. Sa voix se brisa alors que la peur repoussait la pesanteur de l'ivresse.

— Ce n'est pas drôle du tout ! Où es-tu ?

Elle tourna dans la chambre, en sortit et le chercha dans la salle de bain, dans les toilettes puis dans sa chambre à elle.

À chaque nouvel appel, sa vision s'éclaircissait, son esprit se réveillait.

Elle savait, mais refusait de l'admettre.

Elle se rua dans l'entrée. La porte n'était plus verrouillée, pourtant elle était certaine d'avoir tourné les deux loquets un peu plus tôt avant de s'endormir.

Elle retourna dans la chambre d'enfant, paniquée. Elle se rapprocha du lit et l'aperçut enfin. Posé sur l'oreiller, tel un trophée. Un tout petit objet. Minuscule pour certains.

La peur remplaça la panique. La vue de ce bracelet la figea.

Elle n'avait aucun doute à présent. Son fils avait disparu. Il avait été enlevé, et elle savait exactement par qui.

Dimanche

16 h 30

La vibration dans la poche de son pantalon la sortit de la torpeur dans laquelle l'étouffante chaleur l'avait enlisée. Élise Duromain battit des cils, récupéra son téléphone et lut la notification de sa boîte mail sur son écran.

Encore une pub...

Installée confortablement dans un hamac, elle regarda autour d'elle. Elle n'avait jamais vraiment apprécié les mariages, mais devait admettre que celui de sa cousine Céleste était une réussite.

Le passage à la mairie avait été simple et rapide, les deux mariés ayant choisi de privilégier la cérémonie laïque dans le jardin du domaine qu'ils avaient loué. L'après-midi du samedi avait été teintée de joie, de rires, d'anecdotes et de photos diffusées sur une large toile blanche accrochée entre deux arbres.

Élise avait ri et dansé toute la nuit. Seule ou avec ses cousines et leurs

enfants. Le réveil à neuf heures avait été difficile, une migraine battait à l'avant de son front, toutefois, un paracétamol et un demi-litre d'eau plus tard, elle s'était affairée à aider sa famille à préparer le brunch du dimanche.

À présent repue et fatiguée, elle se laissait bercer dans le hamac sous le grand tilleul. Elle avait tressé ses longs cheveux noirs et jouait distraitement avec une mèche qui s'échappait.

— Ça va ? s'enquit Céleste en riant.

Sa cousine avait insisté pour que tous les invités qui restaient le dimanche pour le brunch revêtent une marinière. Les deux cousines portaient exactement la même. Cependant, le vêtement paraissait très différent sur chacune d'entre elles. Céleste était grande et élancée avec une peau claire et des tatouages sur les avant-bras tandis qu'Élise était plus petite, plus musclée et avait la peau plus foncée.

Le contraste ne choqua pas Élise. D'origine sud-américaine, elle avait été adoptée par ses parents alors qu'elle n'était qu'un bébé. Elle ne ressemblait à aucun membre de sa famille.

Sur le visage de Céleste, elle voyait le même front que sa mère, les mêmes yeux que son oncle et les lèvres de sa grand-mère. Envieuse de ressembler à cette famille qu'elle aimait tant, enfant elle avait appris à décrypter les ressemblances entre les personnes d'une même famille. Bien sûr, entre elle et ses parents adoptifs, elle n'avait jamais trouvé de traits en commun, cependant Élise avait pris les mimiques faciales de son père, sa façon de sourire, de froncer les sourcils lorsqu'elle était suspicieuse ou bien encore de crier devant un film d'horreur. Elle ne se rappelait pas si elle avait agi ainsi enfant par mimétisme inconscient ou si elle s'y était exercée. Un peu des deux, se disait-elle lorsqu'elle y réfléchissait. De sa mère, elle avait pris sa façon de fixer le vide, la bouche légèrement entrouverte.

Céleste s'assit aux côtés de sa cousine dans le hamac qui s'enfonça sous leur poids.

— Ah... Tu as déniché le meilleur spot de détente, constata la mariée.

— Je l'ai repéré hier, avoua Élise.

— Pourquoi est-ce que ça ne m'étonne pas ? rit Céleste. Tu as passé une bonne soirée ?

— Ce n'est pas à toi qu'il faut poser la question ? C'est toi, la mariée !

— En théorie, oui, mais tu es un cas spécial !

— Ah bon ?

Céleste se contorsionna pour s'asseoir en tailleur dans le hamac. Un rayon de soleil illumina les paillettes survivantes sur le haut de sa tempe.

— J'ai réussi l'exploit de faire venir la très occupée *commandante Duromain* à mon mariage. Tu peux comprendre que je sois curieuse de ce que tu as pensé de la soirée.

— Ce n'est pas un exploit, pointa Élise. C'est ton mariage. Je n'allais pas manquer ça, quand même ! Tu dis ça comme si je ne pensais qu'au travail. Et ta soirée était super, je pense que ma gueule de bois au réveil en est la preuve !

— Tu as dansé seule...

— C'est faux, j'ai dansé avec toi et avec Nadège et Sarah ! Et les enfants aussi !

— Tu sais ce que je veux dire. Tu n'es pas venue avec Hamza.

Élise fronça les sourcils et Céleste la pointa du doigt.

— Là ! Tu vois ! Tu as réagi !

— Quoi ? se défendit Élise. Je n'ai rien dit !

Céleste la fixa d'un regard entendu.

— Je pensais que tu viendrais avec ton copain.

— Il est occupé, s'empessa de mentir Élise.

— Tu parles ! Pas à moi, s'il te plaît !

— Quoi ? Je suis là, non ? Ce n'est pas ça qui compte ?

— Bien sûr, je n'ai pas dit le contraire ! C'est... C'est juste qu'on aurait tous aimé le rencontrer, tu sais. Tes parents surtout ! Ils pensent que c'est le bon !

Élise se retint de lever les yeux au ciel. Ses parents s'étaient connus jeunes, et malgré la stérilité de sa mère adoptive, ils ne s'étaient jamais quittés. Leur amour n'avait pas faibli un seul instant et la famille tout entière les considérait comme le couple parfait, idéal, la preuve que l'amour

peut surmonter tous les obstacles. Élise avait grandi avec la pression de rencontrer un compagnon similaire. Comme un grand nombre d'adolescents, elle avait cru que son petit ami de lycée serait le premier et le dernier et s'était empressée de le présenter à ses parents. À la suite de leur rupture chaotique quelques semaines plus tard, elle avait pris la sage et ferme décision de ne plus jamais leur présenter personne à moins d'être sûre. Et sûre, elle ne l'avait jamais été. Jamais comme ses parents l'étaient l'un pour l'autre.

C'est ce genre d'histoire qui donne des attentes irréalistes aux autres !

Devant le regard insistant de sa cousine, elle haussa les épaules.

— Ce n'est pas le bon ? la questionna Céleste.

— Pourquoi est-ce qu'on parle de moi à ton mariage, déjà ?

— Parce que je l'ai décidé, et comme tu viens de le dire, c'est mon mariage, j'ai le droit de me montrer tyrannique !

Élise éclata de rire. Céleste la rejoignit bien vite. Plusieurs tantes, oncles et cousins se tournèrent vers elles et sourirent en les voyant rire si fort. Une autre notification fit vibrer le téléphone d'Élise.

— Le boulot ? demanda Céleste en reprenant son souffle.

La commandante de police secoua la tête.

— Non... C'est... Oh, merde ! C'est la SNCF !

— Quoi ?

Élise remonta les dernières notifications.

Son train de retour était prévu pour le lendemain matin à sept heures. Un Intercités qui traverserait la France entière de Toulouse à Paris. Avec les enquêtes des derniers mois, elle avait oublié de réserver ses billets de train en avance et s'était retrouvée à une semaine du mariage à devoir se rabattre sur l'Intercités au lieu des TGV qui passaient par Bordeaux déjà complets.

Quelques mois auparavant, le gouvernement avait promulgué une mesure pour offrir la gratuité des transports dits « de loisir » aux officiers de police. Élise aurait pu en bénéficier si elle avait pris son arme, son gilet pare-balle et une paire de menottes afin de pouvoir intervenir en cas d'incident ou d'agression, mais l'idée d'emporter son arme à un mariage l'avait refroidie. Elle avait préféré payer sa place.

— Mon train n’a pas de clim, commença-t-elle à expliquer, il y a une panne dans la quasi-totalité des wagons. La SNCF propose de passer dans le TGV qui part une heure plus tard. Ils ont rajouté des wagons exprès.

— Si c’est un TGV, il devrait arriver plus vite.

— Oui, et... Oh oui, c’est gratuit en plus !

— Eh bien, qu’est-ce que tu attends ? Accepte !

— C’est ce que je suis en train de faire, pointa Élise en tapant à toute vitesse sur l’écran de son téléphone.

Elle se mordit la langue et appuya sur le bouton « Accepter ».

« Malheureusement, toutes les places octroyées pour le changement de train ont déjà été pourvues. Si vous le souhaitez, nous vous proposons de décaler la date de votre trajet sur une journée moins chaude. »

— Trop tard... soupira-t-elle. Dommage.

— Pas de clim dans ton train, aïe ! Comment tu vas faire ?

— Comme à l’aller, pointa Élise en se redressant pour sortir du hamac. Avec un éventail et une grande bouteille d’eau. Ce n’est pas comme si la clim était véritablement efficace avec cette chaleur et le monde.

Elle s’empressa de s’éloigner. Elle ne voulait plus parler de Hamza avec qui que ce soit. Le mariage de Céleste avait été une source de conflit entre eux. L’invitation stipulant de manière explicite que tous les « plus un » étaient conviés, Hamza en avait déduit qu’elle lui proposerait de l’accompagner. Elle ne l’avait pas fait. Une longue dispute s’en était suivie.

Lundi
6 h 30

Le train était déjà à quai lorsqu'Élise arriva avec trente minutes d'avance sur l'heure de départ. Elle monta dans le wagon 5. Elle était la première, et pourtant il régnait déjà — ou peut-être encore — une odeur de transpiration qui lui piqua le nez.

Elle rangea sa valise dans l'espace prévu à cet effet au-dessus des sièges et scruta sa place avec attention. D'un coup de main, elle balaya des miettes de chips de son siège puis s'installa.

Les rares ouvertures au niveau des fenêtres laissaient entrer l'air du matin. Le téléphone d'Élise lui indiqua qu'il faisait déjà vingt-sept degrés.

Pas de clim, se rappela-t-elle.

Les autres voyageurs arrivèrent petit à petit dans le wagon. Elle espéra que personne ne viendrait s'asseoir à côté d'elle. Avec cette chaleur, elle n'était pas sûre de pouvoir supporter une présence aussi proche. Elle n'avait d'ailleurs pas récupéré entièrement de sa courte nuit de samedi.

Le train démarra à l'heure et Élise se redressa sur son siège pour observer le wagon. Ils n'étaient que huit, dont deux hommes d'à peine vingt ans qui voyageaient ensemble et visionnaient un film sur le téléphone de l'un d'eux en se partageant un écouteur chacun.

« Mesdames, messieurs, chers voyageurs. Bienvenue sur cet Intercités en direction de Paris-Austerlitz. Je suis Marlène, votre cheffe de bord. Je serai accompagnée aujourd'hui de Marion, ainsi que de Catherine qui passera parmi vous pour vous proposer un service de restauration ambulante et vous distribuer des bouteilles d'eau pour lutter contre cette chaleur. Notre conducteur, Henri, est ravi de vous accueillir sur ce train. Nous vous souhaitons un agréable voyage. »

Quelques minutes plus tard, une agente de la SNCF entra dans le wagon en poussant un chariot bien rempli.

— Bonjour, les salua-t-elle. Je suis Catherine et je vous distribuerai des bouteilles d'eau durant ce voyage. Je ferai le tour des wagons toutes les deux heures jusqu'à Limoges où un collègue me remplacera. Si vous avez besoin de plus, n'hésitez pas à venir me trouver. On va encore avoir une journée chaude aujourd'hui, dis donc ! Bonjour ! Bonjour, vous allez bien ?

— Euh oui, répondit Élise en saisissant une bouteille d'eau.

La femme lui adressa un sourire franc et sincère, puis continua son chemin en saluant tous les voyageurs.

Ils craignent qu'un passager fasse un malaise, comprit Élise. Pourvu qu'il n'y ait pas de retard !

Rassurée que personne ne s'installe à côté d'elle, Élise se laissa bercer par les ballottements du train. Elle pensa au mariage, à sa cousine et à cette discussion sur Hamza qu'elle avait habilement esquivée.

Leur relation battait de l'aile. Hamza voulait plus, vivre avec elle et passer à l'étape d'après, comme il le lui répétait souvent. Élise, de son côté, aimait leur dynamique actuelle et ne voulait pas en changer. Elle avait besoin de son appartement, de son endroit à elle, et elle avait aussi besoin d'aller chez lui pour oublier tout le reste. Un lieu coupé du monde où ils s'étaient promis de ne jamais parler de travail ou de mission. Lorsqu'ils avaient à le faire, ils sortaient se promener ou se rendaient chez Élise.

Hanane, la sœur de Hamza qui avait vécu avec lui pendant trois ans, avait déménagé à Limoges pour ses études. Ils avaient l'appartement pour eux seuls. Élise adorait cet endroit et Titan, le berger allemand de Hamza. L'agent de sécurité cynophile ne se séparait jamais de son chien.

Elle pensait sa relation parfaitement équilibrée. Jusqu'à l'invitation. Hamza lui reprochait de ne pas prendre leur relation au sérieux ; elle qu'il lui mettait la pression. Il désirait rencontrer sa famille, lui présenter la sienne. Élise préférait rester là où ils en étaient.

Était-ce trop demander de chercher à profiter du confort qu'elle trouvait dans leur relation ? Se montrait-elle égoïste simplement parce qu'elle craignait que tout change en devenant trop sérieux ?

Plusieurs heures passèrent, et lorsque le train entra dans la gare de Brive-La-Gaillarde, Élise se réveilla en sursaut. Elle n'avait pas senti le sommeil arriver. Elle se redressa dans son siège, sortit son ordinateur portable de son sac à dos et le posa sur la tablette face à elle. Une goutte de sueur roula le long de sa tempe et de sa joue. Elle détacha ses cheveux et les noua en un chignon haut. Elle descendit ensuite la moitié de la bouteille d'eau offerte par la SNCF.

Elle lança un rapide regard au siège à côté d'elle. Elle avait posé son sac à dos dessus. Personne ne s'arrêta devant. Le couple près de la porte était descendu. Elle se demanda combien de personnes faisaient comme elle le trajet jusqu'à Paris.

— Attention, ne te fais pas mal. Tiens, voilà. Installe-toi, là. C'est ta place.

La voix venait de derrière Élise. Une voix de femme. Une mère qui parlait à son enfant.

Des bruits résonnèrent dans son dos. Un accoudoir qu'on lève et qu'on abaisse. Un soupir de fatigue. Une valise qu'on soulève pour la placer en hauteur.

Quelque chose tomba sur l'épaule d'Élise avant de chuter sur ses genoux. Elle sursauta avant de réaliser qu'il ne s'agissait que d'une peluche.

— Oh, pardon !

Élise saisit le renard roux aux grands yeux noirs et leva la tête. Une femme d'une quarantaine d'années aux yeux noisette et aux cheveux bruns attachés en queue-de-cheval la regardait, embêtée.

— Ce n'est pas grave, assura Élise avant de lui tendre la peluche.

La femme avait le teint terne, malgré un hâle qui indiquait un bronzage récent. Ses vêtements étaient propres, cependant les plis sur le col de sa chemise bleue à manches courtes suggéraient qu'elle n'avait pas été repassée ou qu'elle avait séjourné plusieurs jours au fond d'une valise.

— Merci beaucoup, sourit-elle.

La femme saisit la peluche avant de s'asseoir à son tour.

— Tiens... Bois ça, ça te fera du bien, l'entendit dire Élise.

La commandante reporta sa concentration sur son ordinateur alors qu'un coup de sifflet sur le quai annonçait le départ du train. Elle activa le Wi-Fi et ouvrit son navigateur Internet. Elle avait pris quatre jours de congés pour assister au mariage de sa cousine. Elle ne regrettait pas, mais devait se préparer à se confronter à quatre jours d'e-mails non lus. Elle avait eu besoin de couper avant de partir afin de profiter de ces quelques jours en famille, de les faire passer eux avant les autres. Ils le méritaient, elle le savait. Ses parents surtout. S'ils ne se plaignaient pas, elle avait bien conscience qu'ils déploraient qu'elle travaille autant. Ils ne comprenaient pas que tout cela n'était pas qu'un emploi pour elle. C'était autre chose. Plus puissant, plus fort. Une vocation.

Depuis ses débuts dans Lazare, le collectif d'aide aux victimes pour lequel elle œuvrait depuis un an et demi, elle n'avait pas eu un instant à elle et avait doublé sa charge de travail déjà importante. Lorsqu'elle avait demandé quatre jours à son commissaire, Jérôme Petit, celui-ci les lui avait accordés en insistant pour qu'elle prenne une semaine complète. « Même deux ! » avait-il lancé. Élise avait refusé. Les seuls jours qu'elle posait au commissariat étaient ceux dont elle avait besoin pour gérer les cas de Lazare.

Le Wi-Fi n'était pas aussi efficace que ce qu'elle avait espéré. La page de son navigateur peinait à charger.

On tapa dans son fauteuil et elle se figea.

Le trajet va être long...

— Ne tape pas dans le siège, tu embêtes la dame devant !

Élise remercia intérieurement la mère de famille et saisit sa bouteille. Elle la termina en quelques gorgées.

De nouveau, on frappa dans son siège. Elle pinça les lèvres, déjà agacée par la lenteur du Wi-Fi, et se retint de se retourner.

— Sois sage, voyons. Tu veux regarder un dessin animé sur la tablette ?

Élise relança la page Web qui ne chargeait toujours pas.

— Allez, allez...

Sa tentative fut vaine. Un message d'erreur apparut bientôt sur l'écran. Déçue, elle se laissa glisser dans son siège.

Il faisait si chaud qu'elle sentait des gouttes de transpiration rouler dans son dos et le long de ses bras. Son regard glissa vers la fenêtre entrouverte. Elle n'aurait pas mieux, elle le savait. Il ne lui restait qu'à prier pour que le train n'ait pas de retard. L'arrivée était prévue à 14 h 15.

Elle rangea son ordinateur dans son sac à dos avant de se lever avec l'intention de retrouver la dame au chariot.

Elle allait chercher une nouvelle bouteille avant qu'il n'y en ait plus.

Lundi
9 h 54

Barbara se dandinait sur son fauteuil. Elle avait terriblement envie de se rendre aux toilettes.

La femme devant eux venait de se lever. Peut-être allait-elle au même endroit. À quoi bon se lever aussi ? Autant attendre qu'elle revienne.

Barbara essuya la transpiration de son front du dos de la main.

— Il fait chaud, pas vrai ?

Elle observa son fils.

Il dormait, la tête appuyée contre la vitre. Elle glissa une main dans ses cheveux moites.

Une annonce au micro leur avait indiqué qu'il était possible de récupérer des bouteilles d'eau auprès de l'agent de restauration qui tournait dans le train. Elle pourrait passer aux toilettes et revenir avec de l'eau. Elle n'aurait plus à se lever pendant quelques heures.

Si cette femme ne se trouve pas à l'autre bout du train ! Comment savoir ?

Leur voisine de devant ne revenait pas.

Les appliques entre les fenêtres étaient allumées malgré la luminosité à l'extérieur. L'ampoule au-dessus d'eux grésillait lorsque le train tressautait.

Barbara posa une dernière fois les yeux sur son fils et hésita. Elle ne voulait pas le laisser seul, mais il dormait si bien... Il n'allait pas se réveiller. Elle n'en avait que pour quelques minutes, elle irait chercher les bouteilles avec lui plus tard. Ou bien elle pourrait demander à leur voisine de siège de lui en récupérer. Elle avait l'air sympathique.

Qu'en savait-elle ? Toute sa vie, elle avait cru pouvoir lire les gens et leurs intentions. Elle s'était trompée. Les précédents événements le lui avaient prouvé.

Barbara se leva. Elle n'allait pas tenir longtemps.

Elle lança un dernier regard vers l'enfant endormi et se hâta. Arrivée devant les toilettes, celles-ci étaient occupées. Elle souffla de frustration. Elle patienta en tapant légèrement du pied. Plusieurs minutes s'écoulèrent.

— C'est pas vrai...

Voulait-elle seulement utiliser ces toilettes après que quelqu'un y avait passé autant de temps ?

Elle se tourna vers son wagon puis scruta la porte avec espoir. Toujours aucun bruit ni aucun signe que la personne à l'intérieur allait bientôt sortir.

Barbara râla à voix haute et s'éloigna.

Elle allait revenir à sa place, vérifier que son fils dormait encore et partir en quête de toilettes libres.

Dans son wagon, elle enjamba un sac à dos qui traînait à moitié dans l'allée et retourna à sa place.

— Tu dors tou...

Elle se tut. Les deux sièges étaient vides.

Son cœur rata un battement.

Elle releva la tête et chercha son fils des yeux. Aucun enfant en vue.

Elle se tourna vers la porte qu'elle venait d'emprunter. Elle l'aurait vu

s'il était parti par là. Ils se seraient croisés. Elle avança dans l'autre direction.

Il ne peut pas être loin, pensa-t-elle. Il dormait quand je suis partie. Peut-être me cherche-t-il ?

Ses pieds avancèrent plus vite alors qu'elle fouillait chaque rangée des yeux.

Lorsqu'elle arriva au niveau de la porte, la panique la gagna.

Il est peut-être simplement dans le wagon d'après. Ce n'est rien. Je vais le retrouver. Je ne l'ai laissé que quelques minutes.

Barbara ouvrit les portes et s'engouffra dans la voiture suivante.

Lundi
9 h 56

Élise retrouva la femme au chariot entre les voitures dix et onze. Sur la plateforme, des rires l'assaillirent. Deux hommes se tenaient le ventre, le visage rouge. Elle passa devant eux, surprise et amusée. Elle voyait tant de noirceur qu'assister à une scène aussi simple que deux personnes en train de rire aux éclats lui apportait de suite du baume au cœur.

— Bonjour ! lança-t-elle à la femme qui s'apprêtait à entrer dans la voiture suivante.

L'agente ne se retourna pas, mais s'arrêta pour replacer des barres chocolatées qui glissaient de leur tiroir.

Après le week-end qu'elle venait de passer, Élise songea qu'une sucrerie de plus ne pourrait pas faire plus de mal.

— Excusez-moi, s'annonça-t-elle plus fort.

L'autre femme sursauta en voyant Élise si près d'elle.

— Oh, pardon ! Je ne vous avais pas vue !

Élise la détailla. Début de cinquantaine, un visage rond et un carré blond parfaitement lissé. Elle portait l'uniforme réglementaire, mais se démarquait grâce à son mascara vert qui soulignait ses grands yeux bleus un peu globuleux. Elle avait aussi brodé plusieurs fleurs colorées sur le col de sa chemise.

— Ne vous en faites pas, la rassura Élise. Je venais récupérer une bouteille d'eau.

— Oui, oui, bien sûr ! Avec cette chaleur, vous faites bien, dis donc ! Boudu ! Et après, il y en a qui racontent que le réchauffement climatique, c'est du foin ! Hein ? Sont bêtes ! Moi, je dis qu'il faut écouter ces scientifiques ! Ils savent de quoi ils parlent quand même, ils ont fait des études pour ça ! Moi, si j'avais fait des études, j'aimerais qu'on m'écoute !

Quelle énergie pour une heure aussi matinale ! Enfin, il n'est pas si tôt que ça. C'est moi qui suis à la ramasse. Je n'ai pas assez dormi. Quand je pense que je dois retourner au boulot demain... Dès que j'arrive à l'appart', je dors jusqu'à demain matin !

Élise ne se leurrait pas, elle ne parviendrait jamais à dormir tant que le soleil ne serait pas couché, mais la perspective de faire une sieste de plusieurs heures la reconfortait, même s'il ne s'agissait que d'une idée illusoire.

La femme lui tendit une bouteille d'eau. Un badge sur sa veste indiquait son prénom, « Catherine ».

— Je vais vous prendre un KitKat avec ça, s'il vous plaît, indiqua Élise.

— Un KitKat, c'est parti !

Catherine se pencha au-dessus de ses tiroirs.

Derrière elle, les deux hommes répétèrent ce que venait de dire Catherine en ricanant. Élise se tourna vers eux et leur lança un regard sévère. Ils se turent avant de détourner les yeux et de rejoindre leur siège.

Catherine lui tendit sa barre chocolatée.

— C'est celui qui a pris le moins chaud. Il fondra pas trop vite comme ça. Enfin, moins vite surtout !

— C'est gentil, la remercia Élise en saisissant son portefeuille dans son sac.

Sa carte de paiement ne se trouvait pas à l'intérieur.

— Hmm...

Elle fronça les sourcils et fouilla les autres poches, en sortit sa carte de police, une de ses cartes de contact et ses clefs et se retrouva embêtée avec toutes ses affaires en main.

— Laissez-moi vous aider. Je vous tiens ça !

L'enthousiasme de Catherine déborda sur Élise qui la remercia d'un sourire avant de lui passer ses affaires jusqu'à repérer sa carte bancaire au fond de son sac.

— Oh, ça par exemple ! Vous êtes flic... Euh... Je veux dire, de la police ?

Élise acquiesça en posant sa carte sur le boîtier de paiement. Un bip retentit puis un message à l'écran lui demanda d'insérer sa carte.

— Oh, oui, énonça Catherine, le sans contact marche pas super bien, les trois quarts du temps, faut taper le code. C'est une histoire de réseau. On ne capte pas bien quand on va vite comme ça. Et puis, on traverse de grosses zones blanches par ici.

Élise obtempéra, puis, constatant que Catherine louchait de plus en plus sur sa carte de police, elle récupéra ses affaires.

— Et donc, vous êtes de la police ? insista Catherine. Vous êtes de Paris ?

— Oui.

Élise tapa son code sur les touches abîmées.

— Vous êtes enquêtrice, ou plutôt gardienne de la paix, quelque chose du genre ?

Élise récupéra sa carte bancaire et la rangea.

— Je suis commandante.

— Commandante ! s'exclama Catherine en se redressant. C'est que c'est un beau statut, ça ! Vous devez en voir des choses !

Élise attrapa sa barre chocolatée et sa bouteille d'eau. Elle aurait voulu faire taire la curiosité de cette femme, mais elle venait de lui donner un

KitKat presque frais et pas un déjà à moitié fondu par la chaleur. Elle appréciait le geste. Aussi se montra-t-elle la plus polie possible.

— Ça, c'est sûr, se força-t-elle à sourire.

— Et vous vous spécialisez en quoi ? Si c'est pas indiscret ? Vous résolvez des meurtres comme dans les séries à la télévision ?

— Vous savez, ça se passe rarement comme dans les séries et les films.

Catherine acquiesça.

— Oui, bien sûr ! Pour les procédures, vous voulez dire ? Ils font ce qu'ils veulent, c'est ça ?

— Il y a de ça, oui.

— Je comprends. Et puis avec toutes ces séries américaines, on ne sait plus ce qui est possible ou pas chez nous !

Élise referma son sac à dos.

— C'est ça. Bon, j'y retourne. Merci !

— Si jamais vous avez envie de discuter, revenez me voir !

Élise traversa les wagons qui la séparaient du sien en prenant appui sur les dossiers des sièges lorsque le train tanguait un peu trop. Catherine n'était pas méchante, mais elle était bien trop énergique et bavarde pour Élise qui n'aspirait qu'au calme. Si elle voulait économiser sa patience, elle allait devoir boire sa bouteille très lentement pour ne pas avoir à y retourner.

Alors qu'elle approchait de sa voiture, des cris l'alertèrent. Elle accéléra et appuya sur le bouton qui enclenchait l'ouverture des portes.

— Où est-il ? entendit-elle.

Dans l'allée centrale, la femme qui lui avait fait tomber une peluche dessus haletait, paniquée.

Les neuf autres voyageurs de la rame s'étaient redressés et l'observaient, inquiets.

La femme se tourna vers Élise.

— Mon fils ! Il n'est plus là ! Je l'ai cherché partout... Il a disparu !

Une force invisible enserra le ventre de la commandante.

Cinq jours avant le drame

12 h 58

Barbara claqua la portière de la voiture et aida Gabriel à descendre. Deux bras s'accrochèrent à son cou et la peluche renard tomba sur le sol. Barbara se contorsionna pour la rattraper sans lâcher l'enfant encore groggy de sommeil. Une mèche de cheveux blonds lui chatouilla le nez et lui donna envie d'éternuer.

Elle saisit la peluche et se dirigea vers une table de pique-nique.

— Allez, mon grand. On fait une pause pour manger.

Gabriel poussa un soupir endormi et allongea ses bras sur la table recouverte de miettes avant de poser sa tête dessus.

— Mais je suis fatigué. La voiture, ça me donne toujours envie de faire dodo.

Barbara passa une main sur son front puis dans ses cheveux.

— Tu es tout transpirant. Il fait chaud, tu dois boire et manger quelque

chose, tu auras largement le temps de dormir après. Il nous reste encore deux heures de route.

— C'est long, se plaignit Gabriel en relevant la tête au son de l'ouverture du paquet de chips.

Il tendit une main gourmande en avant.

— Pourquoi on n'est pas allés chez Papi et Mamie ? On va toujours chez eux !

— Pas toujours, ce n'est pas vrai. Et je te l'ai déjà dit, on va chez une amie de Maman.

— Je la connais pas.

— Je sais, mais elle a un fils de ton âge. Vous allez pouvoir vous amuser ensemble. Ça pourrait être un nouvel ami !

Gabriel attrapa une pleine poignée de chips et les posa à même la table sale sous les yeux horrifiés de sa mère qui saisit une assiette de son sac de pique-niques pour la lui donner. Elle transvasa dessus les chips qu'elle estimait déjà souillés et la poussa devant son fils.

— La table n'est pas propre, ne pose rien dessus !

Gabriel regarda la table et sa mère tour à tour, perplexe.

Barbara sourit. Gabriel était si innocent. Les germes et les bactéries ne l'inquiétaient pas. Pas encore, du moins. Il ne voyait jamais le mal nulle part, n'anticipait jamais rien de négatif. Il n'avait d'ailleurs peur de rien. Malgré son âge, il désirait déjà monter sur toutes les montagnes russes du monde.

Mon petit ange blond, pensa-t-elle en souriant.

Le trajet en voiture depuis Paris la fatiguait, mais elle attendait ce voyage depuis trop longtemps pour se plaindre. Elle n'avait pas revu son amie depuis plus de six ans. Il lui tardait de rencontrer son fils. Elle avait hâte de voir les deux garçons jouer ensemble.

— Tu sais, il y a une piscine là où on va ! annonça-t-elle avec enthousiasme. Une grande base de loisirs. Mon amie travaille là-bas, elle m'a dit qu'elle pourrait nous avoir des entrées gratuites.

— Il y a une piscine chez Papi et Mamie, pointa Gabriel, peu impressionné, avant de tendre la main vers le saucisson encore emballé.

Barbara ouvrit le sachet et coupa une tranche à son fils avant d'en retirer la peau. Une brise bienvenue traversa les arbres et les rafraîchit quelques instants.

— Oui, mais chez Papi et Mamie, il n'y a pas de toboggans, appuya Barbara.

Les yeux de l'enfant pétillèrent.

— Un toboggan ?

— *Des* toboggans ! précisa sa mère, ravie de son petit effet.

Gabriel ne dormait plus du tout à présent.

— Ils sont grands ? Ils font peur ? Je pourrai y aller ? sourit-il.

— Si tu es sage, que tu manges ton repas sans te plaindre et que tu ne fais pas de bêtises, oui.

— Génial !

Barbara se perdit dans la contemplation des pins et ferma les yeux pour se concentrer sur le chant des cigales. Elle avait toujours cru qu'elles ne vivaient qu'au bord de la Méditerranée. Elle s'était trompée.

Sur quoi d'autre pouvait-elle se fourvoyer ? Son voyage allait peut-être lui offrir les réponses aux questions qu'elle se posait.

Lundi
10 h 01

— Vous l’avez vu ? Il était là ! Juste là !
Élise rejoignit la femme paniquée en quelques enjambées.
Des murmures s’élevaient du wagon. Les autres passagers s’inquiétaient.

— Qu’est-ce qui se passe ? la questionna-t-elle d’une voix calme.

— Mon... Mon fils...

La mère de famille pointa le siège vide à côté du sien contre la fenêtre. Élise vit un sac à dos pour enfant aux motifs de super-héros et la peluche renard qui lui était tombée dessus un peu plus tôt. La tablette était relevée et une brique de jus de fruits gisait sur le sol.

— Il...

La femme plaqua ses mains sur sa bouche, les yeux exorbités.

— Respirez, l'encouragea Élise, respirez un grand coup. Comment vous vous appelez ?

La mère haletait.

— Madame, comment vous vous appelez ? répéta Élise d'un ton plus ferme.

— Bar... Barbara.

— Très bien, Barbara, moi, c'est Élise. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je... Je ne suis partie que quelques minutes aux toilettes et quand je suis revenue, il n'était plus là. Je suis allée voir dans la voiture 4... Il n'y est pas.

— On va le retrouver, la reconforta Élise. Il ne peut pas être allé loin. D'accord ?

Elle se redressa.

— Est-ce que quelqu'un a vu un petit garçon ?

Les voyageurs s'observèrent entre eux. Plusieurs haussèrent les épaules, d'autres cherchèrent autour d'eux, comme si un enfant pouvait se cacher sous un des sièges.

Tous finirent par secouer la tête.

Barbara regarda en direction de la voiture 6.

— Je suis allée aux toilettes juste là, expliqua-t-elle. Je... Je ne suis partie que deux... peut-être trois minutes. Non, même pas ! C'était occupé et je ne voulais pas le laisser seul trop longtemps. Il dormait. Je n'ai pas pu le réveiller. Et... Et comme la personne aux toilettes ne sortait pas, je me suis dit que j'allais aller aux autres, de l'autre côté.

Elle ferma les yeux quelques instants avant de les rouvrir et de les poser de nouveau sur la place vide comme si elle espérait que son fils réapparaisse tout à coup.

— Et quand je suis revenue, poursuivit-elle, il n'était plus là. J'ai eu peur, mais je me suis dit qu'il devait me chercher, et comme je ne l'ai pas vu venir vers moi, je suis allée dans le wagon d'à côté, mais il n'y était pas et personne ne l'a vu. J'ai demandé. Alors je... je suis revenue ici. J'espérais l'avoir manqué. Je m'en fais peut-être pour rien, mais... mais...

Le silence retomba dans le wagon. Toutes les personnes présentes scrutaient Barbara et Élise.

— Très bien. À quoi ressemble votre fils ? Il a quel âge ?

— Il... Il a six ans. Il... Il est... Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

Un sanglot qu'elle tentait de retenir lui enserra la gorge.

— Je vais vous aider. Vous avez une photo ? insista Élise.

Barbara saisit son téléphone d'une main tremblante tout en jetant des regards frénétiques autour d'elle. Le fond d'écran apparut. Un enfant aux cheveux blonds et avec une fine fossette au menton tenait un ballon jaune. Son sourire révélait deux dents manquantes.

— C'est lui ? se renseigna Élise.

Barbara déglutit.

— C'est Gabriel.

Élise posa une main qu'elle espéra apaisante sur le bras de Barbara.

— Ça va aller. On va le trouver. Il n'a pas pu partir loin. Dans quelques minutes, on en rira. D'accord ?

Barbara hocha la tête.

— Bien, je peux avoir votre téléphone quelques instants ?

Barbara se laissa faire, le regard étonné. Élise sortit son téléphone et prit une photo du fond d'écran de celui de Barbara.

— C'est juste pour avoir une photo sur moi, d'accord ?

Barbara trépidait sur place.

— Est-ce que vous pouvez me dire quels vêtements il porte aujourd'hui ? La couleur de son t-shirt, par exemple.

— Bleu.

— Merci.

La raison d'Élise repoussait son mauvais pressentiment. Un enfant ne pouvait pas disparaître dans un train en marche. Les portes ne s'ouvraient pas. Le garçonnet devait chercher sa mère quelque part dans le wagon suivant. Il était peut-être aussi paniqué que Barbara, si ce n'est plus.

Ou pas du tout, pensa-t-elle. Les enfants pouvaient être distraits. Il suffisait qu'il ait suivi un insecte.

Un souvenir la renvoya à une situation similaire un an et demi plus tôt. L'enlèvement de Marie Elhorga dans le métro parisien.

Non, ce n'est pas pareil ! C'est juste un enfant qui s'est perdu dans le train ! Et puis, le train ne s'est pas arrêté, il n'a pas pu descendre. Il est quelque part. Forcément !

Les deux jeunes hommes qu'Élise avait aperçus s'étaient levés et approchaient d'elles. Le plus grand des deux prit la parole :

— On peut vous aider ?

Il devait mesurer dans les 1m90 et avait les épaules d'un nageur, pourtant son style vestimentaire laissait penser qu'il préférerait passer ses journées à jouer à des jeux vidéo qu'à plonger dans des bassins.

— Oui, répondit Élise avec empressement. Est-ce que l'un d'entre vous peut aller chercher un chef de bord ? J'ai croisé la dame qui distribue les bouteilles d'eau un peu plus loin. Il faudrait passer une annonce dans tous les haut-parleurs.

— J'y vais de suite !

— Dis-lui qu'un enfant blond de six ans s'est perdu dans le train et que tout le monde doit être attentif. Il s'appelle Gabriel.

— Gabriel, répéta Barbara.

Le jeune homme se faufila derrière elle en direction du wagon suivant.

— Et toi... continua Élise en pointant le second.

Plus petit que son ami, il portait une paire de lunettes aux verres épais et ses cheveux bouclés retombaient sur ses épaules.

Pourquoi Élise se retrouvait-elle à donner des consignes dans pareille situation ? Pourquoi personne d'autre ne prenait les devants ? Elle était censée revenir d'un mariage. Officiellement, elle était même en congé !

Élise lui indiqua la porte que son ami venait d'emprunter.

— Pars chercher Gabriel dans cette direction aussi. Demande à tous les passagers si quelqu'un l'a vu. Je vais partir de l'autre côté. OK ?

— Ouais, ouais, bien sûr ! Hormis les cheveux blonds, à quoi il ressemble ?

— Tu ne l'as pas vu ?

Il regarda tour à tour Barbara et Élise, embarrassé.

— En fait... Eh ben... Non. Avec Nico, on regardait une série. On n'a pas dormi des masses ce week-end, on est un peu... Bref ! Je suis désolé, j'ai pas fait attention, mais si vous me dites à quoi il ressemble, je vais aller le chercher.

Élise lui fit prendre en photo le fond d'écran de Barbara.

— Interroge tout le monde ! OK ? Regarde dans les toilettes, aussi.

— J'y vais.

Élise se tourna ensuite vers Barbara.

— Vous allez rester là pen...

— Ah, non ! Je ne vais pas rester sans rien faire ! Il... Il est perdu. Je vais le chercher ! C'est ma faute... Je l'ai laissé tout seul et...

Élise insista.

— Il est plus que possible qu'il revienne de lui-même, Barbara. Restez ici. J'ai sa photo. Je vais partir dans l'autre direction et je vais chercher partout.

— Oui, mais...

— Imaginez que les jeunes hommes qui sont partis de ce côté reviennent avec lui. Il sera peut-être affolé. Il aura besoin de vous. J'y vais. Je fais au plus vite. Je vous le promets.

Barbara acquiesça à contrecœur.

— Qu'est-ce que j'ai fait...

Une femme d'une soixantaine d'années qui voyageait avec son mari un peu plus loin se leva et la rejoignit. Son brushing retombait à cause de la chaleur, mais cela ne ternissait pas l'air sympathique de son visage aux joues bien rondes.

— Je reste avec elle, annonça-t-elle à Élise avec un léger accent du Nord. Partez chercher Gabriel.

Puis elle se tourna vers Barbara.

— Ça va aller. Mon fils me faisait des frayeurs tout le temps quand il était petit. Une fois, je l'ai retrouvé chez les voisins en train de jouer dans la basse-cour. Je ne vous raconte pas la peur que j'ai eue ! Je n'ai même pas pu lui passer un savon tellement j'étais soulagée de le retrouver. Dans

quelques minutes, ça ira mieux. Vous verrez. Je m'appelle Constance. Je reste avec vous. Tout va bien se passer, vous allez voir. On en rira très vite.

— Non, on n'en rira pas, soupira Barbara.

Élise s'enfonça dans l'allée centrale, fouillant chaque siège et chaque rack de rangement du regard, espérant pouvoir en effet rire très vite de cette histoire.

Lundi
10 h 05

Catherine réorganisait les paquets de chips dans son chariot entre deux voitures, quand un homme d'une vingtaine d'années arriva en courant vers elle.

En le sentant arriver, elle lui tendit une bouteille d'eau sans quitter des yeux ses précieux paquets de chips.

— Non, je ne viens pas pour ça, indiqua-t-il.

— Une minute alors, énonça-t-elle, concentrée.

Deux des paquets paraissaient plus gonflés que les autres. Les « poulet rôti ». Elle ne les aimait pas, ceux-là. Déjà, la couleur de l'emballage ne lui donnait pas envie, mais il fallait toujours qu'ils dépassent les autres goûts de quelques millimètres. Elle n'aimait pas ça. Cela faisait désordre dans son chariot.

Un autre jeune homme arriva.

— Nico ? appela-t-il.

Le premier se tourna vers lui.

— Ben ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— La dame m'a dit d'aller fouiller les wagons par-là !

— OK. Je te rejoins, vas-y !

Des bruits de pas retentirent près d'elle, puis la porte du wagon s'ouvrit et se referma.

Catherine se demanda de quoi ils parlaient.

— Madame ! insista le jeune homme. C'est urgent !

Catherine daigna lever la tête vers lui.

— Urgent ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir d'aussi urgent ?

Devant son regard inquiet, Catherine se raidit.

— Un enfant a disparu dans mon wagon, expliqua-t-il.

Catherine émit un petit bruit de gorge. Des enfants qui se perdaient dans les trains, ça arrivait toutes les semaines. Il n'y avait pas de quoi s'alarmer. Il devait se cacher sous un siège ou s'était trompé de voiture en revenant des toilettes.

Elle se déhancha pour se diriger vers la borne d'appel de la plateforme.

— J'espère que ce n'est pas une blague.

Il la suivit avec empressement.

— Non ! La mère, elle est complètement paniquée ! Et il y a cette dame... Élise quelque chose, elle m'a envoyée vous voir. Elle m'a dit que vous deviez faire une annonce.

Élise ? Pourquoi ce prénom lui rappelait-il quelque chose ? Ah oui ! Élise Duromain ! Catherine avait vu sa carte de police un peu plus tôt ! Une commandante en plus !

Bien sûr, ce Nico n'était pas censé savoir que c'était à la cheffe de bord de passer l'annonce et non à elle, mais ce n'était pas elle qui allait le lui expliquer. Pour une fois qu'il se passait quelque chose qui sortait de l'ordinaire !

— Cheveux noirs ? le questionna-t-elle. Attachés en chignon sur le haut de la tête ? Typée sud-américaine ?

Les épaules du jeune homme s'affaissèrent.

— Euh, ouais... Ouais, c'est ça !

— Dans ce cas, si c'est elle qui vous a dit de venir, on va la passer, cette annonce.

— Vous la connaissez ?

— Elle est de la police. Elle sait ce qu'elle fait. Enfin... j'imagine. Il ressemble à quoi, cet enfant ?

Le jeune homme leva son téléphone devant elle et lui montra la photographie du fond d'écran. Les lèvres de Catherine se tordirent en une grimace triste.

Lundi
10 h 09

Élise avait traversé la voiture 4 sans trouver Gabriel. Personne ne l'avait vu. Une femme avait proposé de lui prêter main forte, mais Élise l'avait remerciée avant de lui demander de se rasseoir. Ils ne devaient pas se disperser, sans quoi il lui serait encore plus difficile de trouver Gabriel. Elle avait déjà envoyé deux inconnus à la recherche de l'enfant égaré.

Elle traversa la plateforme qui séparait les deux wagons, ouvrit les toilettes et vérifia que personne ne se trouvait à l'intérieur. Puis, elle déplaça les valises de l'espace à bagages. Aucun enfant ne se cachait derrière.

— Gabriel ? Tu es là ? Je suis avec ta maman. Elle te cherche. Promis, tu ne seras pas puni, on est très inquiètes.

Elle guetta une réponse, mais n'entendit rien.

Une goutte de transpiration coulait le long de sa joue. Elle l'essuya d'un revers de main et regarda de nouveau la photo de Gabriel sur son téléphone.

Cet enfant ne pouvait pas être loin.

Elle entra dans la voiture 3. Pas d'enfant blond. Pas de t-shirt bleu.

Elle sentait les vibrations du train remonter dans ses jambes. Le bruit régulier et répétitif des roues sur les rails accentuait l'étourdissement des voyageurs accablés par la chaleur. Heureusement, la vitesse du train permettait de créer des courants d'air par les quelques fenêtres entrouvertes. C'était loin d'être suffisant, mais c'était déjà ça.

— Bonjour, prononça-t-elle haut et fort. Je cherche un petit garçon de six ans. Gabriel. Il est blond et il porte un t-shirt bleu. Est-ce que l'un d'entre vous le voit près de lui ou l'a vu passer ?

Seuls quelques visages se levèrent dans sa direction. Le reste des passagers portaient des écouteurs ou des casques. Élise croisa le regard de plusieurs personnes qui secouèrent la tête.

Elle s'arrêta pour vérifier les compartiments à bagages. Elle se pencha et contrôla qu'aucun enfant ne pouvait se cacher derrière.

Les haut-parleurs du wagon grésillèrent et une voix s'en éleva.

« Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît. Un petit garçon de six ans a échappé à la surveillance de sa maman. Il s'appelle Gabriel, il a les cheveux blonds. Si vous le voyez, merci de vous diriger vers la cheffe de bord, moi-même ou la commandante Duromain qui est actuellement en train de le chercher à l'avant du train. Sa maman se trouve dans la voiture 4... »

« Cinq ! » retentit une voix d'homme.

« Dans la voiture 5, pardon ! Merci de votre vigilance. »

Élise se raidit.

Qui avait passé cette annonce ? Et comment savait-on qui elle était ?

Un homme se redressa en prenant appui sur le dossier du siège face à lui. Il transpirait abondamment et de larges auréoles se dessinaient sous ses bras. Il tenait une bouteille d'eau presque vide distribuée par un des agents de bord.

— C'est vous la commandante ? Pourquoi est-ce que vous enquêtez ? Il y a un problème ? On doit s'inquiéter ?

Mais qui a balancé mon nom comme ça ? Oh, je sais... La femme qui distribue les bouteilles ! Elle a vu ma carte et je lui ai donné mon grade. Elle a dû lire mon nom aussi. J'ai envoyé ce jeune, Nico, vers elle... Punaise, je n'avais pas besoin de ça !

— Ce n'est rien, tenta-t-elle de rassurer l'homme qui commençait à paniquer. Je voyage sur ce train, je suis effectivement commandante, mais je reviens de vacances. J'aide la maman de Gabriel à le retrouver, c'est tout. Je vous en prie, asseyez-vous. Tout va bien se passer. Il s'agit seulement d'un enfant qui s'est perdu.

Tous les regards étaient tournés vers elle. Les personnes qui avaient précédemment leur casque ou leurs écouteurs sur les oreilles avaient relevé la tête et la fixaient, de toute évidence soucieux.

Nous ne sommes pas dans un film, aurait-elle voulu leur dire.

— Vraiment, rasseyez-vous. Vous me faciliterez la tâche en restant à votre place. Gardez l'œil ouvert, au cas où vous le verriez passer. C'est tout ce que je vous demande.

L'homme se rassit à contrecœur et baissa les yeux vers un enfant d'environ dix ans qui tenait une console de jeu dans ses mains, mais regardait en direction d'Élise.

— Il s'est juste perdu, le rassura Élise avec un petit sourire.

Elle s'apprêtait à continuer son chemin, mais se rattrapa.

— On vous tiendra au courant, ajouta-t-elle à l'ensemble du wagon.

Quelqu'un allait finir par retrouver Gabriel en train de jouer quelque part et le ramener à sa mère.

Au moins, je pense à autre chose qu'à Hamza et à notre dispute.

Les voyageurs stressés la scrutèrent alors qu'elle se concentrait sur sa mission. Elle avançait lentement, fouillant du regard chaque siège, chaque compartiment à bagages, et se penchait tous les cinq ou six pas pour regarder sous les fauteuils.

Elle arriva enfin au bout de la voiture. Aucun signe de Gabriel. Elle appuya sur le bouton d'ouverture des portes et fut assaillie par les bruits du

train et la chaleur étouffante. Elle s'arrêta devant les toilettes. Quelqu'un se trouvait à l'intérieur. Elle frappa.

— Bonjour. Gabriel ? C'est toi ? Ta maman te cherche !

Un bruit retentit, comme un téléphone qu'on laisse tomber au sol.

— Euh... non, répondit une voix féminine.

— Je cherche Gabriel, c'est un petit garçon de six ans, les cheveux blonds.

À l'intérieur de la cabine, la femme s'agaça.

— Eh bien, il n'est pas là !

Élise hésita à continuer. Si, pour une raison invraisemblable, cette femme avait enlevé Gabriel, alors elle pourrait le tenir avec elle dans les toilettes. C'était grossier, très grossier même, mais ses expériences passées lui avaient dicté de ne jamais accorder sa confiance trop rapidement.

Elle repensa à l'annonce passée au micro et déclara à contrecœur :

— Je suis la commandante Duomain. Je vais être dans l'obligation de patienter que vous ayez terminé pour vérifier que Gabriel ne se trouve pas avec vous.

Elle détestait avoir à faire cela, mais elle ne pouvait pas continuer sans contrôler.

— Mais... Mais... Oh... Attendez... Vous ne voudriez pas reculer un peu ?

— Bien sûr.

Élise se plaça devant les compartiments à bagages sans quitter la porte des toilettes des yeux. Une trentaine de secondes passèrent et la chasse d'eau retentit. Le déclic de la serrure suivit.

Une femme sortit, mal rhabillée et les joues rouges. Élise ne pouvait déterminer si c'était de gêne, de chaleur ou de culpabilité.

Elle avança de quelques pas, jeta un regard dans les toilettes desquelles s'élevait une odeur intense que la température renforçait, constata que Gabriel ne se trouvait pas là et s'excusa :

— Désolée, je devais vérifier. Je continue.

Élise entra dans la voiture 2 et procéda à la même annonce que dans les précédentes.

— Bonjour, je suis à la recherche d'un petit garçon qui s'est perdu. Il s'appelle Gabriel, il a six ans. Les cheveux blonds. Est-ce que quelqu'un l'a vu ?

Plusieurs têtes se redressèrent. Ce wagon-là non plus n'était pas rempli. Les messages de la SNCF prévenant de la canicule et de l'absence de climatisation dans le train avaient convaincu beaucoup de voyageurs de décaler leur voyage ou de saisir l'occasion de pouvoir passer sur un autre train. Occasion qu'elle avait eue, mais qu'elle avait manquée.

Si j'avais pris un autre train, je ne serais pas en train d'aider Barbara.

— Vous ne travaillez pas pour la SNCF, remarqua un homme d'une trentaine d'années à la calvitie prononcée en la détaillant de la tête aux pieds. Vous êtes la dame de la police, c'est ça ?

— Je suis en vacances, répéta Élise. J'aide seulement la maman de Gabriel à retrouver son fils. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

— Mais pourquoi avoir passé cette annonce alors ?

Plusieurs voix s'élevèrent dans les rangées de sièges. Élise lutta pour ne pas traverser le wagon en courant.

— Ben oui, ça alors !

— C'est vrai, pourquoi avoir passé une annonce si ce n'était pas grave ?!

— Pour la même raison pour laquelle on passe une annonce dans un supermarché ! prononça Élise plus fort pour parler par-dessus les autres voix. Pour retrouver un enfant qui s'est perdu et qui pourrait se blesser ou être apeuré.

Les murmures cessèrent.

Elle avança dans l'allée.

Allongé sur les deux sièges de la rangée, l'accoudoir central relevé, un enfant d'environ l'âge de Gabriel dormait en serrant une bouteille d'eau à moitié remplie. Une femme voyageait de l'autre côté de l'allée avec une fillette un peu plus jeune. Elle jeta plusieurs regards à Élise quand celle-ci s'approcha.

Elle vérifia la photo sur son téléphone.

Non, il ne lui ressemble pas du tout.

Élise se redressa et continua son chemin. Elle arrivait au dernier wagon. L'angoisse montait. Une intuition lui dictait qu'elle ne le trouverait pas.

Il ne lui restait plus qu'une rame à fouiller. Barbara était certaine de ne pas avoir manqué son fils lorsqu'elle était partie aux toilettes et Élise n'avait croisé aucun enfant en revenant. Gabriel était donc parti dans cette direction, celle qu'Élise empruntait. Si elle ne le trouvait pas, alors...

Alors quoi ? Il est forcément là ! Ou alors, Barbara et moi l'avons raté. Je suis très fatiguée, je n'ai peut-être pas fait assez attention. Nico et son ami sont partis à sa recherche. On va finir par le trouver.

Plus les minutes passaient, plus elle se forçait à rester positive.

Une voiture.

Une seule voiture restante.

Lundi
10 h 10

Nico et Ben n'auraient jamais pu imaginer que leur voyage en train se déroulerait ainsi. Les deux jeunes hommes rentraient d'un week-end dans les Pyrénées où Nico avait pris le plus grand coup de soleil de sa vie. Son dos était recouvert de cloques douloureuses et le contact de son t-shirt était à la limite du supportable.

Benjamin, qui détestait son prénom et préférait qu'on l'appelle Ben, avait suivi les conseils de ses parents et s'était tartiné de crème solaire. Si Nico s'était d'abord moqué de lui, il regrettait à présent de ne pas l'avoir écouté.

— Bonjour, bonjour, murmurait Nico en hochant la tête tandis qu'il croisait le regard des autres passagers.

— Qu'est-ce qui nous a pris de dire à cette femme qu'on allait l'aider ? lui chuchota Ben, mal à l'aise.

— C'est juste un gamin, tenta de le rassurer Nico. On n'est pas en train

de débusquer un terroriste à bord du train. Détends-toi. T'as bien vu que les autres passagers n'en avaient rien à faire ! Fallait bien que quelqu'un fasse quelque chose !

— Je sais, mais... Non, mais ouais, t'as raison.

Nico vérifia dans les compartiments à bagages.

Ben s'ébroua sur place. La situation réveillait sa claustrophobie. Ils étaient enfermés dans une boîte de fer qui roulait à plus de 150 km/h et ils cherchaient un enfant perdu.

Dire que j'ai convaincu Nico de ne pas prendre l'avion...

Il regarda par la fenêtre et se raisonna.

Les parois ne peuvent pas se refermer sur moi. Ça va aller. On n'est pas dans un ascenseur. Je vois à l'extérieur. Tout va bien.

Nico l'attrapa par l'épaule.

— Hé, ça va ?

Ben acquiesça.

— Ouais, ouais. Continue.

Nico le scruta quelques secondes. Il connaissait assez bien son ami pour lire ses angoisses sur son visage.

— Tu veux retourner à nos places ? Je peux continuer tout seul, si tu préfères.

Ben le poussa en avant.

— Dis pas de bêtises. T'as raison, personne ne faisait rien. Allez, dépêchons-nous. La mère est méga-inquiète.

Ils traversèrent le wagon et passèrent au suivant.

— Wow, il fait bien plus frais ici, s'exclama Nico en constatant l'écart de température. C'est pas la clim, mais c'est déjà plus supportable que dans le wagon d'avant.

Ben comprit vite pourquoi. La voiture était bien moins remplie que les précédentes.

— On reviendra s'installer ici après, sourit Nico en donnant un léger coup de coude à son ami.

— On ne peut pas, lui rappela Ben, les places sont attribuées, et si tout le monde vient ici, il fera aussi chaud que dans notre wagon. Et...

Nico leva les yeux au ciel.

— Comme tu voudras, ricana-t-il. Qu'est-ce que t'es coincé alors !

Ben se renfroigna. Il n'était pas coincé ! Il n'aimait simplement pas désobéir aux règles. Cela le mettait mal à l'aise et il passait un mauvais moment. Heureusement, même s'il se moquait de lui dès que l'occasion se présentait, son meilleur ami le comprenait et respectait ses décisions.

Nico avança dans l'allée centrale et se prit les pieds dans une anse de sac à dos qui traînait sur le sol.

Il se rattrapa de justesse au dossier d'un fauteuil et se redressa en faisant un petit bond.

— C'est rien, assura-t-il en riant de lui-même. Bon, on l'appelle ? Gabriel ?

Ben lui fit écho.

— Gabriel ? Bonjour, vous n'auriez pas vu un petit garçon blond ? Il a six ans.

— Il doit mesurer cette taille, indiqua Nico en levant sa main près de lui. Il a un t-shirt bleu.

Les passagers du wagon les détaillèrent avant de secouer la tête et de regarder autour d'eux.

Un enfant brun passa la tête dans le couloir. Ben l'observa.

Trop jeune.

— Il y a vraiment une dame de la police qui le cherche ? les questionna un homme en se relevant sur son siège tout en serrant son sac à dos contre lui.

Brun, la trentaine, la pâleur de sa peau lui donnait un air cadavérique. Il portait un pull à capuche marron malgré la chaleur.

Il a l'air prêt à vomir, remarqua Ben avant de lui répondre.

— Oui. Elle nous a envoyés chercher Gabriel par ici, elle est partie de l'autre côté. Si vous le voyez, vous pouvez lui dire qu'on le cherche ?

— Pourquoi est-ce que la police enquête ?

— Elle n'enquête pas, tenta d'expliquer Nico, soudain mal à l'aise. Elle était avec nous dans le wagon, c'est tout. Elle aide la maman de Gabriel.

— C'est la cheffe de bord qui lui a demandé d'intervenir ?

— Euh, non... Je ne crois pas... Ben ?

— Non, confirma l'autre jeune homme. On va continuer de chercher Gabriel, maintenant.

L'homme râla avant de se rasseoir.

Nico et Ben s'observèrent.

On dirait qu'il a mangé un truc qui l'a rendu malade.

L'homme se recroquevilla sur lui-même en se tournant vers la fenêtre et enfila sa capuche. Lorsque Ben et Nico passèrent devant lui, il les suivit du regard, la respiration rapide et une veine se dessinant sur son front.

Chelou, ce type, remarqua Ben. Il fait une chaleur à crever et il garde son sweat à capuche !

Ben arriva en premier à l'extrémité du wagon et se retourna avant de se mettre sur la pointe des pieds pour vérifier une nouvelle fois qu'aucun enfant ne pouvait se cacher dans les compartiments à bagages.

Lundi
10 h 16

Il y avait une flic dans le train !
C'était bien sa veine, ça !

Des dizaines de trains partaient tous les jours et il avait fallu qu'une flic monte dans celui-là aussi !

Deux jeunes avaient traversé son wagon en interrogeant les passagers à propos de l'enfant disparu.

Arnaud en avait des palpitations. Il ne pouvait pas foirer cette mission. Son commanditaire ne le lui pardonnerait jamais, voire pire, il pourrait lui réclamer le remboursement du premier versement de sa prime. Problème ? Arnaud avait déjà dépensé cet argent ! Deux soirées extraordinaires entouré de drogue et de compagnie féminine de qualité. Si extraordinaires qu'il en avait oublié une grande partie !

Qu'est-ce que je vais faire ? Si la flic vient par ici, elle va me cramer, c'est sûr ! Oh, j'aurais dû faire autrement ! Le train, c'était une mauvaise

idée ! J'ai été pris par le temps, je ne me suis pas assez préparé ! Mais l'occasion s'est présentée, et... Eh merde ! Je vais tout faire foirer ! Je savais que j'avais pas les épaules pour ça ! J'aurais jamais dû me laisser convaincre par la thune !

Un flash rapide de souvenir de ses soirées extraordinaires lui revint. Force, plaisir, pouvoir... Une des filles avait même accepté de le laisser la frapper.

Non, ça valait le coup. Ça valait le coup !

Il devait à tout prix éviter d'attirer l'attention sur lui.

Faut que je me détende. Si j'ai l'air stressé, les gens vont se douter de quelque chose.

Il se redressa, rabaissa sa capuche et lança un regard au siège de l'autre côté de l'allée. Une femme lisait, la tête plongée dans les pages de son livre, de toute évidence passionnée.

Parfait, elle ne fait pas attention à moi.

La jambe d'Arnaud battait un rythme rapide sans qu'il puisse l'arrêter.

Il se pencha et se massa la cheville. Il avait mal, ça ne passait pas. Il avait pourtant pris un Doliprane. Il devrait s'occuper de ça plus tard, en arrivant à Paris. Son commanditaire l'attendait à Austerlitz.

OK, OK. Arnaud, réfléchis, putain ! T'es pas débile, tu peux trouver une solution. Alors ? Alors ?

Il glissa une main tremblante dans ses cheveux.

Faudrait peut-être que j'aille lui donner à boire ? Il fait tellement chaud. J'ai pas intérêt à ce qu'il me clamse entre les doigts avant d'arriver ! J'aurais de gros problèmes. De très gros problèmes ! C'est décidé, après ça, j'arrête les conneries !

Arnaud s'apprêta à se lever pour rejoindre le compartiment à bagages sur la plateforme entre les rames, mais se rassit aussitôt.

Idiot ! Ils vont repasser par ici, les deux assistants de la flic ! Faut que j'attende qu'ils retournent à leurs places avant d'y aller. Ils pourraient me tomber dessus.

Arnaud s'enfonça dans son siège et patienta, comptant les secondes en lançant des regards en direction de la porte de la voiture.

Il saisit le magazine qu'il avait trouvé sur un banc de la gare et l'ouvrit en plein milieu. Les portes s'ouvrirent et le vacarme du train arriva jusqu'à lui. Ses doigts tremblèrent contre les pages froissées. Il pensa alors qu'on allait le repérer, mais personne ne regarda vers lui.

Les deux jeunes hommes remontèrent l'allée sans lui prêter attention. Lorsqu'il les vit disparaître derrière les portes, il laissa échapper un soupir de soulagement.

La femme au livre passionnant releva la tête et son regard glissa vers lui.

Arnaud sentit son cœur battre encore plus vite. Il devait trouver une solution. Il ne pouvait pas rester là.

Lundi
10 h 15

Élise fixait l'accès à la locomotive, la gorge serrée. Le vacarme des roues et de la machinerie résonnait autour d'elle.
Elle n'avait pas trouvé Gabriel.

Il est forcément parti de l'autre côté. Forcément...

Elle devait faire demi-tour et vérifier de nouveau.

Quand j'arriverai à mon wagon, Barbara le tiendra dans ses bras en lui disant qu'il lui a fait la peur du siècle.

Élise se retourna.

Pourquoi ne parvenait-elle pas à y croire ?

Quelque chose n'allait pas. Elle le savait, mais ne réussissait pas à mettre le doigt dessus.

Ce n'est rien, je vois simplement trop d'horreur dans mon travail et maintenant je m'imagine des choses.

Elle avait beau tenter de se persuader, son instinct refusait de se taire.

La voix de son ancien mentor et collègue s'immisça en elle.

« Si tu pressens quelque chose, écoute-toi. Ce n'est pas la paranoïa qui parle, mais l'expérience. Au fil des affaires, ton cerveau comprend des schémas, consciemment ou inconsciemment. Il voit des choses imperceptibles aux yeux des autres. Tu ressens plus, tu pressens plus. Sers-toi de ça, écoute-toi. Tu sais. »

Élise repoussa la voix dans sa tête. Longtemps elle avait cru les paroles de Lucas Lievens, longtemps elle lui avait fait confiance. Jusqu'au jour où il avait abusé de cette confiance.

Si elle l'estimait encore et avait un jour ressenti plus que du respect pour lui, elle savait également que Lucas s'était toujours montré prêt à tout pour suivre son instinct et résoudre une affaire. Quitte à mettre ses collègues en danger. À la suite du dossier Marie Elhorga, Élise avait fait la part des choses. Il était des conseils de Lucas qu'elle continuait d'écouter, et d'autres qu'elle repoussait.

Gabriel s'est juste perdu. Perdu. Je sais ce que tu dirais, Lucas, si tu étais là, mais tu n'es pas là.

Elle prit une grande inspiration et tenta d'ignorer la sensation des gouttes de transpiration en train de rouler dans son dos.

Catherine sortit du wagon 8 et s'arrêta devant les portes sur la plateforme en direction du wagon 7. Les passagers l'avaient assaillie de questions auxquelles elle n'avait pas réussi à répondre.

Même si elle était convaincue que Gabriel était simplement perdu, une angoisse sourde montait en elle. Sa fille était adulte aujourd'hui, elle ne prenait plus le train avec sa mère, mais Catherine se souvenait de toutes les fois où elle avait cru l'avoir perdue lorsqu'elle était enfant. Dans les rayons du supermarché, à la fête foraine, à la sortie de l'école... À chaque fois, la terreur lui avait enserré le ventre. Heureusement, elle avait toujours retrouvé sa Sophie.

Catherine saisit son téléphone et envoya un message à sa fille.